

Des champs de céréales à différentes saisons, des herbes folles qui laissent deviner une côte, une route de campagne menant à un village, des ciels nuageux ou clairs, voilà quelques informations que nous livrent certaines photographies de Matthieu Rosier, très silencieuses au demeurant. Quels sont ces paysages familiers, marqués par une absence de formes rassurantes, que s'attarde à photographier ce jeune auteur et que faut-il y voir ? Des espaces agricoles en face desquels on s'attarderait pour une vision contemplative et bucolique ; peut-être des documents sur l'état de la ruralité contemporaine réalisés à la demande d'un organisme publique ; ou encore une tentative formaliste pour revisiter le paysage pictural et ses perspectives ? La réalité que photographie Matthieu Rosier est tout autre, plus significative, plus ancrée dans des questions historiques, à l'image de ses grandes profondeurs de champ qui métaphorisent assez justement son propos.

Une photographie de bord de mer, peut-être, donne le ton de cette démarche si particulière : ligne d'horizon impeccable, quelques vagues qui animent cette mer d'huile, marée basse, et au centre de l'image, une barge de débarquement de 1944, abandonnée... Ou laissée là volontairement pour *marquer* le paysage, comme on marque la page d'un livre, histoire de se souvenir, pour ne pas perdre le fil de l'Histoire qui va.

Même si ces paysages familiers ne sont pas tous *marqués* d'un indice fort, ces paysages désignent implicitement que nous sommes en Normandie devant d'anciens *champs de batailles* aujourd'hui *invisibles*, mais conservés par le devoir de mémoire. La difficulté que s'impose Matthieu Rosier est précisément d'inscrire ce sujet difficile dans une démarche de photographe, pour qui le rôle est de montrer le *visible*. Comment effectivement donner à voir cette mémoire, ces combats aujourd'hui invisibles, qui ont eu lieu sur ces territoires traumatisés par la guerre, et pourtant enchâssés dans des paysages si quotidiens ? Comment une photographie peut se positionner dans son contraire, c'est-à-dire représenter une *réalité immatérielle*, irrémédiablement enfouie sous les transformations historiques, spatiales et sociales des paysages de Normandie ?

En parcourant d'autres séries photographiques de Matthieu Rosier, celle par exemple intitulée « Mano à mano » qui montrent des détails d'uniformes de militaires, avec pistolets et blasons, et celle qu'il nome « Armographie » et qui représentent des chars d'assaut de la seconde guerre mondiale ayant servis au débarquement allié, on entrevoit encore mieux le propos artistique qui met en exergue ses *détails* naturels ou artificiels de la guerre. L'objet militaire et guerrier, le char en l'occurrence, est photographié de profil, en entier et à plat au milieu de son décorum muséal. Matthieu Rosier se charge d'amplifier cette théâtralisation par un travail de cadrage serré et d'effacement de signes militaires. Présentés sur leurs socles et entourés de bosquets bien taillés, sont-ce encore des chars de guerre qui sont présentés, ou leurs images désuètes, tels de jolis jouets sans réelle proportion, dénaturés de leur contexte comme le seraient des *reliques* collectionnées.

Ces chars, érigés comme des *Monuments*, sont mis en scène pour se remémorer sans cesse qu'ici et hier la mort et sa menace étaient présents, et qu'il est nécessaire de l'orchestrer pour ne pas oublier. Chaque arme de guerre se transmue ainsi en monument ; chaque territoire, chaque champ est rendu visible dans son rapport à la guerre ; chaque village meurtri expose son « Armographie ». *Entre Honfleur extrême Est du Calvados et Cherbourg pointe Ouest de la Manche, soit une distance de 158kms, en longeant la côte. On trouve 29 musées et mémoriaux, réservés aux souvenirs de guerre. Soit un musée tous les 5,4 kilomètres, sans compter les 29 cimetières militaires ventilés dans la Manche et le Calvados : 22 britanniques, 3 Allemands, 2 canadiens, 1 polonais et 1 américain*, remarque Matthieu Rosier.

Il n'y a qu'un pas entre la photographie et le monument, car ces deux *objets* participent du principe de mémoire, prenant en charge ce que les individus oublient. En choisissant comme *sujet* la topographie guerrière du territoire Normand et comme *moyen* la photographie, Matthieu Rosier empile les strates de significations relatives à la mémoire et au devoir qu'elle impose. Il propose ainsi un questionnement original sur les représentations et les images de la guerre, affirmant une position critique sur la présentation de notre mémoire collective et de sa mise en scène, sur la permanence des *choses historiques* qui ont survécues, celles qui ont été reconstruites sur les ruines du souvenir. Comme si l'apaisement était impossible et notre rapport permanent à la mort.